

---

# SERMON XIV.

LES SOLLICITUDES DE LA CHARITÉ.

---

SERMON SUR JEAN VI, 5. 6.

---

*Jésus ayant jeté les yeux sur une grande foule qui venoit à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce peuple? Or il disoit cela pour l'éprouver.*

---

POUR ANNONCER UNE COLLECTE EN FAVEUR DE L'HÔPITAL.

---

**C**HARMÉ de la sagesse du SAUVEUR, tout entier au plaisir de l'entendre, le peuple de la Judée s'empressoit sur ses pas, et ne pensoit pas

*Tom. II.*

22

même aux premières nécessités de la vie. Jésus songe pour eux à ces besoins qu'ils oublient ; il jette un regard de pitié sur cette foule qui le suit ; il dit à Philippe : *D'où achèterons-nous du pain pour tout ce peuple ?* Ce mouvement de compassion est un de ces traits de la vie de notre Maître qui sans avoir rien d'éclatant, font sur l'âme une profonde impression. C'est une de ces occasions où l'on sent qu'il a revêtu notre nature, qu'il a connu nos infirmités, qu'il a été notre frère ; où sa majesté divine, se voilant des traits de l'humanité, nous semble plus aimable, plus propre à nous toucher. On éprouve alors la puissance de cette sympathie qui nous unit au FILS DE DIEU, et par ce divin Médiateur, à DIEU lui-même.

Mais ce ne seroit pas assez d'offrir au SAUVEUR du monde l'hommage de notre admiration. *Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces* (1) ; il nous donne aujourd'hui l'exemple de cette sollicitude de la charité qui fait un des principaux caractères du chrétien.

Aimable vertu, qui forme un si beau contraste avec l'esprit de notre siècle ! *Que mange-*

(1) 1 Pierre II, 21.

*rons-nous ? Que boirons-nous (1) ?* Comment nous élever, nous enrichir ? Voilà les soucis de la vie, qui agitent tant d'esprits, qui troublent ou *ap-pesantissent* tant de cœurs. Voilà les honteuses sollicitudes de l'intérêt, de l'ambition, de l'avarice. Opposons-leur les nobles sollicitudes de la charité qui ne songe point à elle-même, mais qui s'approprie les souffrances de tous les infortunés.

Il me semble qu'un tel sujet doit être en harmonie avec les dispositions de tous ceux qui m'écoutent. Dans un temps où nous voyons le commerce languir, l'industrie devenir inutile, et les indigens se multiplier ; à cette époque où les Directeurs de notre hôpital, en chargeant les ministres du Seigneur de vous annoncer la collecte qui va se faire pour cet établissement sacré, nous confient leur alarmes, nous invitent à vous en faire part, et réclament l'assistance de la religion, il me semble que vos cœurs s'ouvrent d'eux-mêmes aux émotions de la charité.

Mais ces émotions peuvent se dissiper ou demeurer sans effet. La compassion n'est une vertu qu'autant qu'elle est profonde efficace. Elle n'est agréable au ciel, qu'autant qu'elle est utile aux

(1) Matt. VI, 31.

hommes. Apprenons à donner à la nôtre ce caractère essentiel.

O Jésus, o toi dont le cœur s'émeut toujours en faveur de l'humanité souffrante, et qui ne plains jamais ses maux sans les soulager, ouvre toi-même nos cœurs aux leçons de ton Évangile, et daigne les accompagner du secours puissant de ton Esprit !

Les sollicitudes de la charité n'ont pas seulement pour objet quelques individus : elles ne sont pas excitées seulement par les relations du sang, par l'amitié, l'intérêt ou l'éclat de certaines infortunes. Elles s'étendent à tous les maux comme elles embrassent tous les malheureux : le chrétien les porte tous dans son cœur. Ce sont sans doute les besoins de l'âme qui font naître en lui les plus vives émotions ; mais il prend part aussi à ceux de leur corps ; il souffre de leurs privations, de leurs douleurs, et à la vue de la misère des indigens, il s'écrie, comme Jésus, par un mouvement naturel : *D'où achèterons-nous du pain pour tout ce peuple ?*

I. Le premier trait qui caractérise cette compassion chrétienne, c'est d'agir profondément sur notre âme. Il ne faut pas la confondre avec ce trouble passager qu'élèvent en nous les plaintes

des misérables, avec cette impression involontaire et presque machinale que leur aspect produit sur nos sens, avec cette pitié superficielle qui nous fait pousser quelques soupirs sur leur sort, et cède ensuite la place à d'autres émotions, et nous laisse passer ensuite sans remords aux folles joies du siècle, à ses vaines prodigalités.

La compassion du chrétien est habituelle et pénétrante. Il porte en tous lieux avec lui la pensée des maux de ses frères. Il ne pourroit pas, il ne voudroit pas en perdre le souvenir : ses peines ou ses jouissances les lui retracent également. S'il a quelque chose à souffrir, il songe à ceux qui souffrent davantage. S'il jouit de quelques douceurs, il les oppose à leurs privations : son esprit est sans cesse appliqué aux moyens de les soulager.

Ce sentiment a ses tristesses et ses peines, je l'avoue ; mais heureuse l'âme qui les éprouve ! Elles naissent de sa propre excellence. Les larmes qu'elles font répandre sont plus douces que les arides jouissances de l'égoïsme.

Or, chrétiens, je vous le demande, car vivement affecté des circonstances où nous nous rencontrons, il m'est impossible d'envisager mon sujet sous un autre point de vue, fut-il jamais une

occasion plus propre à remuer les cœurs des vrais membres de l'église, à exciter en eux toutes les sollicitudes de la charité ?

Il chancelle cet établissement à l'existence duquel est attachée celle de tant de malheureux, cet établissement qui pourvoit à tant de besoins, subvient à tant de maux divers, et comme un fleuve divisé en mille canaux, porte dans tant de familles la vie et la consolation. Alarmés depuis long-temps, et de l'augmentation des charges, et de la diminution des ressources, ses respectables administrateurs ont mis en œuvre, pour le soutenir, tout ce que le dévouement peut inspirer, tout ce que peuvent l'activité, les lumières, la persévérance. Ils ont trouvé dans le zèle même de la charité, le courage de s'armer de refus, et d'opérer des retranchemens rigoureux. Cependant ils voient se terminer la neuvième de ces années désastreuses, pendant lesquelles, ils nous le déclarent, on n'a pas cessé de solder les dépenses par le capital, et ce déficit qui s'est soutenu avec quelques variations, quoiqu'on ait espéré plus d'une fois de le voir disparaître, ce déficit est trop considérable pour être comblé par des retranchemens nouveaux, qui d'ailleurs ne pourroient se porter plus loin sans prendre sur la vie même de ceux qu'il faut soulager. Si cette si-

tuation extrême se prolonge ; si elle n'excite pas tout votre intérêt, toute votre charité en faveur de cet établissement, sa chute ne sauroit être éloignée.

Ici, M. F., je ne vous dirai pas que votre intérêt même vous invite à la prévenir cette chute. Où est celui d'entre vous qui pourroit jouir avec quelque tranquillité de l'aisance et des douceurs de la vie, environné d'une foule qui manqueroit du nécessaire ? La sécurité habite-t-elle à côté du désespoir ?

Je ne vous dirai point que la nature des choses réclame en faveur de ces hospices, qu'après bien des souffrances et des désordres il faudroit y revenir, peut-être d'une manière forcée, et qu'il en coûteroit bien plus pour les relever que pour les maintenir. Non ; je répugne à presser de tels motifs. J'aime à penser que vous êtes agités par des craintes d'un ordre plus relevé et par de plus nobles émotions. A cette seule pensée, à ces seuls mots, *la chute de notre hôpital !* n'entendez-vous pas l'humanité, la patrie, la religion jeter un cri au fond de vos cœurs ?

Dieu a formé l'homme de manière qu'il s'associe, même sans le vouloir, aux peines de ses semblables. L'être le plus indifférent, le moins fait pour intéresser, nous intéresse à ses douleurs,

quand nous en sommes les témoins. Nous ne pouvons voir de sang-froid les souffrances même d'un ennemi; et si celui qui vous a offensé, dont le ressentiment peut-être vous fait désirer la perte, étoit près de périr sous vos yeux, la nature toute seule vous feroit voler à son secours. C'est à cet instinct puissant d'humanité, c'est à cet heureux mouvement que j'en appelle.

Et ce n'est pas des dangers d'un seul individu qu'il s'agit : c'est du salut ou de la perte d'un peuple de malheureux. Songez à ce grand nombre d'indigens qui, depuis plusieurs années, vivent du secours de notre maison de charité. Songez à tant d'autres plus touchans encore, qui rougissent de leurs besoins, et que l'extrémité de la misère, la détresse de leur famille forcent d'y recourir comme à la dérobée. Songez à ces nombreux enfans délaissés de ceux qui leur donnèrent la vie, et qui retrouvent dans notre hôpital des soins et une protection paternelle, qui deviennent souvent, je puis l'attester, des membres précieux pour l'église et la société. Songez à ces malades abandonnés à qui il procure les secours de l'art, ou qu'il envoie respirer l'air bienfaisant des campagnes. Songez à tant de vieillards, d'infirmes dont il soutient les derniers jours, Grand Dieu ! que deviendroient tous ces infortu-

nés ! Si vous les voyiez réunis dans un vaste édifice prêt à s'érouler sur leurs têtes ; si vous les entendiez pousser le cri de détresse, vous frémiriez : troublés, éperdus, vous courriez à leur aide au péril de votre vie. Et cependant, M. F., quelque épouvantable que fût un tel événement, il n'offre qu'une foible image de celui que nous avons à redouter. Il n'entraîneroit après tout que la perte d'un certain nombre d'infortunés, délivrés du fardeau de la vie au prix des souffrances de quelques heures. Mais la ruine de cette maison qui les nourrit, auroit des suites bien plus terribles, bien plus étendues. Elle leur prépareroit une mort plus lente et plus cruelle, cette mort que l'on ne trouve qu'après avoir passé par tous les degrés de la langueur et de la détresse.

Et ces malheureux pour lesquels je vous sollicite, ce ne sont pas seulement des hommes ; ce sont vos concitoyens, ce sont vos frères. Passagers avec vous sur la même nacelle, ils ont essuyé les mêmes orages ; ils ont souffert la même tempête. La patrie joint ici ses instances à celles de l'humanité. Elle vous conjure de soutenir un établissement antique, fondé par vos ancêtres, qui fit la gloire de cette ville, qui conserve parmi nous l'esprit national, qui est uni à nos sentimens, à nos souvenirs les plus sacrés et les plus chers. Et que deviendrait Ge-

nève, s'il étoit renversé? Que lui resteroit-il d'elle-même? La reconnoîtrions-nous encore (1)? Ah! si le vertueux Néhémie disoit : *Comment mon visage ne seroit-il pas triste, lorsque la ville où sont les tombeaux de mes pères demeure désolée* (2)? tous ceux dans les veines desquels coulent encore quelques gouttes du sang Génevois, ne s'écrieront-ils pas avec nous : *Comment notre visage ne seroit-il pas triste, lorsque nous voyons chanceler cet édifice sacré qui est pour nous l'arche sainte, et comme un dernier gage de la protection du Seigneur? Oui, M. F., tant qu'il subsiste au milieu de nous, il me semble que cette protection ne s'est pas entièrement retirée, et que le Dieu qui bénit autrefois Sion, peut la bénir encore. Mais à la pensée de sa ruine, je ne sais quel presentiment funeste s'élève dans mon sein. Je crois entendre gémir les ombres de vos ancêtres. Je crois les voir se lever lentement de leurs tombeaux pour nous annoncer un sinistre avenir. Je crois entendre ces lugubres accens : Sauvez, sauvez la patrie. Ne laissez point tomber cette maison à laquelle votre salut est attaché.*

(1) Ce Sermon fut fait en 1804, dix ans avant la restauration de Genève.

(2) Néhém. II 3.

Mais quelque énergique, quelque puissante que soit la voix de l'humanité, de la patrie ; celle de la religion parle encore plus haut pour des chrétiens. C'est elle en effet qui ennoblit les émotions du citoyen et les rend plus saintes. C'est elle qui perfectionne la compassion naturelle, la rend plus douce et plus généreuse ; lui donne un caractère céleste d'enthousiasme et de dévouement. C'est elle qui fait véritablement du malheureux un objet sacré. Elle ne se borne pas à nous montrer en lui un être de la même nature que nous, qui a la même origine, la même destination, le même Père, le même Rédempteur ; elle ne se borne pas à nous présenter le Très-Haut lui-même, comme sa caution, et à nous dire : *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel* (1) ; elle va plus loin ; elle nous montre le Fils de Dieu, ce Sauveur qui a sur nous ces droits irrésistibles que son amour lui a donnés, elle nous le montre adoptant les malheureux pour ses frères, souffrant dans leur personne, et nous interrogeant au dernier jour sur ce que nous aurons fait pour eux, comme si lui-même en eût été l'objet. Quel tableau pour des Chrétiens !

(1) Prov. XIX, 17.

Il semble, en lisant cet Évangile qui vint apporter au monde une morale si étonnante et si nouvelle, il semble que tous les trésors de la religion soient attachés à l'observation de ce seul devoir, *la charité*. On peut ce divin livre à la main, sommer celui qui croit, d'assister l'indigent, et s'il s'y refuse, lui déclarer qu'il n'a pas communion avec Christ.

Pour nous rappeler cette vérité redoutable, le Seigneur a voulu que partout où son nom seroit invoqué, il fut uni à celui du pauvre, qu'un hommage public envers l'un devint un acte de charité envers l'autre, et que dans ces temples où nous venons demander l'assistance du Tout-Puissant, nous laissassions nous-mêmes une assistance pour celui qui est dans le besoin. Avant Jésus, cette vertu dont il semble que le principe soit dans nos cœurs, n'étoit pas même comptée au nombre des vertus. Et ces grands mots de *sensibilité*, de *bienfaisance*, qui ont tant résonné dans nos oreilles, n'ont-ils pas dû tout leur crédit au désir de rivaliser le christianisme ! Foible et vaine imitation du mot céleste de *CHARITÉ*, qui signifie *amour*, et dont ils n'ont pas l'âme et la puissance ! Chez les Païens sans doute, quelques hommes doués d'un naturel heureux se plurent à soulager leurs semblables ;

mais ces libéralités faites avec éclat , accompagnées d'ostentation , étoient pour eux une espèce de faste , de magnificence , et ne furent jamais considérées comme un devoir. On ne vit chez eux aucun établissement public pour secourir l'humanité. L'enfance même avec les grâces de son innocence ne trouvoit point de pitié ; on s'en débarrassoit par l'infanticide et l'esclavage , ou bien la dévouant à l'infamie , on en faisoit l'objet d'une affreuse spéculation. Enfin la religion parut , et les orphelins eurent un Père , et les larmes furent essuyées. Les misères et les douleurs semblèrent fuir des lieux où elle établit son empire. Sans déclamation , sans secousse , elle changea le sort de la classe indigente , au point de rendre presque insensibles ces inégalités qui naissent de l'ordre social , et qu'elle-même enseigne à respecter. La charité avec ses sollicitudes , ses sacrifices , et son zèle divin descendit sur la terre : elle fit le caractère des premiers disciples du Christ. On vit des fidèles payer de leur propre liberté la rançon des captifs ; s'imposer les privations les plus austères , parce que l'image des maux de leurs frères étoit plus poignante pour eux que le sentiment de leurs propres maux. A la voix de la religion , les hospices s'élevèrent de toutes parts : on vit s'ouvrir de nom-

breux asiles pour tous les genres de malheur. Ils sont sa parure et son cortège inséparable. On les a vus livrés au pillage, lorsqu'elle étoit opprimée : on les voit aujourd'hui reparoître avec elle.

Et nous, chrétiens, élevés dans le sein de cette religion d'amour, nourris de ses préceptes dès l'enfance, nous laisserions tomber cette maison de charité, qu'éleva la piété dans nos murs ! Nous refuserions d'avancer le bras pour la soutenir ! Dans quel moment encore ! Lorsque dans toute l'étendue d'un vaste empire les enfans de l'Eglise s'émeuvent ; lorsqu'ils s'empressent à réparer, à doter leurs hospices, après avoir rouvert leurs temples. Nous ne craindrions pas *d'ammasser des charbons de feu* sur nos têtes, et de nous charger aux yeux du Dieu de charité d'une responsabilité terrible !

Vous frémissez, chrétiens ; vous ne pouvez supporter cette pensée. Mais, peut-être effrayés de la grandeur du mal, il vous semble trop difficile d'y porter remède. Peut-être dites-vous, comme les apôtres : *Comment pourroit-on trouver assez de pain pour tant de monde* (1) ? Ah ! M. F., Ne vous laissez point aller à un sentiment qui

(1) Marc VIII, 4.

rendroit votre compassion inutile. Portez , portez vos regards sur les ressources qui vous restent, et après avoir vu combien votre compassion doit être vive et profonde, venez apprendre à la rendre efficace et salutaire.

II. La sollicitude de la charité doit être efficace; c'est un second caractère qui ne lui est pas moins essentiel que le premier. En s'exagérant les difficultés de faire le bien , on se rebute soi-même de le tenter; on se croit dispensé d'agir; on se croit quitte envers le malheureux par quelques gémissemens, par une vaine compassion que sa stérilité même fait bientôt évanouir. Un sentiment actif remplit délicieusement notre cœur qui aime être occupé, mais une tristesse inutile l'importune; il ne tarde pas à en rejeter le fardeau. Alors on en vient, et c'est un grand pas dans le chemin de la corruption morale, on en vient à séparer son sort du sort des autres hommes, à ne plus envisager le spectacle des malheureux, que comme un de ces maux inévitables auxquels ils faut s'accoutumer, à garder ses jouissances tout entières à côté des souffrances d'autrui, à voir des Lazare à sa porte, sans que la joie des festins en soit interrompue.

Ah! loin de nous cette insensibilité funeste; loin de nous le découragement qui pourroit y

conduire. *Apportez ce que vous avez*, disoit Jésus aux apôtres (1). *Apportez ce que vous avez*, nous dit-il aussi. Faites ce qui est en votre pouvoir, et laissez-moi le soin du reste.

Ne pensez pas en effet, chrétiens, qu'il soit si difficile, et comme impossible de soutenir cet établissement dont les dangers nous alarment. C'est ici sans doute une circonstance extraordinaire, et qui demande quelques efforts; mais ils ne surpassent point nos forces. Pour rétablir l'équilibre entre la recette et la dépense; pour produire cet heureux effet; je dis plus, pour tarir la source du mal, pour rendre à l'hôpital ce que des jours fâcheux lui ont fait perdre, que faudroit-il donc, M. F.? Il suffiroit peut-être d'un heureux mouvement chez une personne d'une fortune indépendante; il suffiroit de quelque heureuse inspiration de cet esprit de charité, qui produit tant de belles fondations par lesquelles l'homme bienfaisant se survit à lui-même, et fait bénir son nom d'âge en âge. Mais sans nous arrêter à cette idée particulière, que n'auroit-on pas lieu d'attendre du concours de tous les membres de l'église, de la réunion de leurs efforts et de leurs moyens ?

(1) Matt. XIV, 18.

Ici quelques personnes m'allégueront peut-être leurs aumônes particulières, les sacrifices qu'elles font pour d'autres établissemens, pour divers objets d'utilité publique. Je sais, M. F., et j'en bénis le ciel, je sais que plusieurs d'entre vous pourroient tenir ce langage; mais cette charité même qu'ils déploient, fait mon espérance. Ah! qu'ils ne *se lassent point de faire du bien* (1). Qu'ils comptent sur le Dieu qui, suivant l'expression de Saint Paul, *donne au semeur de quoi semer. Il est assez puissant ce Dieu, pour les combler de grâces, afin qu'ils aient abondamment de quoi donner* (2).

Quel établissement d'ailleurs a plus de droits sur nous? Quel autre doit plus vivement exciter nos sollicitudes? Lorsqu'un mur sent'ouvre, ne s'empresse-t-on pas d'y porter des appuis? Lorsque la flamme se déclare en quelque lieu, n'est-ce pas là que se portent tous les regards, toutes les pensées? L'édifice que le feu va consumer ne devient-il pas en ces momens extrêmes l'objet de toutes les émotions, de tous les efforts?

On m'opposera peut-être encore la diminution des ressources, celle des fortunes, ces charges nombreuses qui pèsent sur tous les états. Ah! je

(1) Gal. VI, 9.  
Tom. II.

(2) 2 Cor. IX, 8. 10.  
23

n'entreprendrai point de réfuter toutes les raisons, tous les prétextes qu'on peut alléguer pour se soustraire à nos instances. Je pourrois vous dire que les malheurs des temps n'ont point arrêté dans les années précédentes, plusieurs de ceux qui en ont beaucoup souffert, et qu'ils ne retréciront point les cœurs qu'anime la charité; mais j'aime mieux en appeler à vous-mêmes, à la droiture de votre esprit et de votre âme. N'est-il pas vrai que dans tous les états, si vous en exceptez l'extrême indigence, il n'est personne qui ne s'accorde de temps en temps quelque douceur, quelque dépense de fantaisie, si je puis me servir de cette expression, qui ne sache bien alors trouver de quoi satisfaire au désir qui le séduit? Ah! M. F., si la charité étoit aussi active, aussi ingénieuse que la passion; si la situation de notre hôpital, si la pensée de ce qu'il faut pour le sauver, élevoit en nous des mouvemens aussi vifs, des désirs aussi pressans que les vains objets de la terre, quelle ressource, quelle immense ressource j'apercevrais à l'instant! Si durant une année seulement, tous les membres de notre petite société s'imposaient cette règle, sévère aux yeux du monde, mais relâchée peut-être à ceux de la religion, de ne jamais se permettre une superfluité, une dépense de pur agrément, sans consacrer au

soulagement des pauvres une somme de la même valeur , c'en seroit assez , et l'hôpital seroit sauvé.

Réunissons-nous donc, M. F., réunissons nos efforts. C'est à ceux qui ont reçu une plus grande part des biens de la terre, qu'appartient le beau privilège de donner l'exemple, et d'être les premiers soutiens de la patrie. Et que n'avons-nous pas lieu d'en attendre ? Dans une ville où la sensibilité aux maux d'autrui fit toujours un des traits de l'esprit national, dans une ville qui compta toujours pour un de ses plus beaux titres de gloire l'esprit de charité de ses citoyens, où l'on vit de tout temps, où malgré la diminution des fortunes, on voit encore des Tobie occupés à chercher, à soulager en secret le malheureux, où les larmes du pauvre coulent encore sur la tombe de ceux qui ne sont plus, et consacrent leur mémoire, à *Genève*, enfin, je puis me livrer sans doute à la confiance; je puis supposer que ceux auxquels je m'adresse sont animés déjà des sentimens que je veux exciter en eux. Je ne leur dirai point quels devoirs les circonstances leur imposent, quels sacrifices ils ont à faire, quels retranchemens ils doivent se prescrire. Non, la sollicitude chrétienne qui parle à leur cœur le leur dira mieux que moi elle leur présentera le

tableau des souffrances de leurs frères ; elle l'opposera aux douceurs que leur accorde la Providence ; elle leur montrera ce que les hommes peut-être ne leur montreront jamais entièrement, toute l'étendue de leurs devoirs ; elle leur inspirera de l'éloignement pour ces vaines prodigalités, pour ces fêtes, où dans l'espace de quelques heures, et peut-être sans goûter de vrais plaisirs, on consume ce qui nourrirait plusieurs mois une famille entière, pour toutes les dépenses d'éclat qui sembleroient aujourd'hui insulter à la misère des temps, et qui déjà, je me plais à le reconnoître, et à en rapporter l'honneur à une religieuse humanité, paroissent avoir diminué au milieu de nous. *Voilà mon luxe*, disoit un saint Evêque, en montrant les indigens qu'il avoit nourris et vêtus. Ah ! vous qui le pouvez, dites aussi : *Voilà mon luxe*, en vous distinguant par une aumône plus abondante. Cette distinction vaut bien celle d'un éclat frivole. Le lustre qu'elle répand, au lieu d'exciter l'envie, fait naître dans les cœurs une tendre admiration. Les plaisirs de la charité sont moins chers que ceux du monde ; loin de s'éteindre par la jouissance, leur souvenir devient chaque jour plus délicieux, plus pénétrant ; et tandis que *celui qui sème pour la chair, ne moissonnera de la chair que la corrup-*

*tion, celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle* (1).

*Apportez aussi ce que vous avez; faites ce qui est en votre pouvoir, vous tous qui, sans porter le nom de riches, êtes cependant au-dessus de l'indigence! Ne vous y trompez pas; le devoir d'assister le pauvre, n'est pas seulement prescrit à celui qui vit dans l'aisance, mais à tous ceux qui ont quelque superflu, à ceux même qui dans une situation étroite, peuvent s'imposer quelque sacrifice pour soulager des besoins plus pressans que les leurs. Travaillez, dit Saint Paul, pour avoir de quoi donner* (2). Ce même apôtre rend ce beau témoignage aux Macédoniens, que *dans leur indigence, ils ont paru riches par leur libéralité* (3). Ne dites donc pas : c'est aux riches à donner. Non, M. C. F., ne parlez pas ainsi. Le nombre des grandes fortunes est très-limité; mais au contraire, depuis l'homme opulent jusqu'à celui qui reçoit, il est mille et mille degrés. Si tous ceux qui remplissent cet intervalle faisoient quelques efforts, leurs secours peu considérables en eux-mêmes, offriroient une grande ressource. Eh! qui voudroit s'exclure de l'heureux privi-

(1) Gal. VI, 8.

(2) Ephés. IV, 28.

(3) 2 Cor. VIII, 2.

lége de soulager la patrie, de montrer que le souvenir de nos ancêtres est encore vivant en nous? Qui voudroit s'exclure de cette noble profession de l'Évangile de Christ, et des bénédictions qui y sont attachées?

Vous dont l'aumône sera prise sur les douceurs, les commodités ou même les besoins de votre vie; vous de qui elle exigera quelque privation; songez qu'elle en sera plus belle; songez que votre sacrifice, qui sera vraiment un sacrifice, en aura plus de prix aux yeux du Seigneur. Que personne ne soit retenu par la honte de présenter une légère offrande; j'ose répondre qu'elle sera reçue avec reconnaissance. Ainsi dans nos campagnes, nous avons recueilli plus d'une fois la pite du journalier, du serviteur, et nous les avons bénis au nom de CELUI qui se plut à distinguer l'aumône de la veuve.

Pauvres, vous pouvez aussi concourir à relever cet établissement au maintien duquel vous êtes si particulièrement intéressés. Vous le pouvez par votre activité, votre économie, votre sobriété, par la noble ambition de vous suffire à vous-mêmes, par la crainte scrupuleuse d'usurper une assistance qui deviendrait pour vous un sacrilège, si la nécessité ne vous forçoit pas d'y recourir. C'est par une telle conduite que vous

pouvez, non-seulement alléger le fardeau qui pèse sur l'hôpital, mais encourager puissamment le zèle de la charité.

Si tous les ordres de l'Etat se réunissent ainsi, M. F.; si chacun de nous, se considérant en quelque sorte comme faisant lui seul la communauté, offre avec abandon, et de bon cœur, tout ce qui est en son pouvoir, n'en doutez point, le ciel secondera nos efforts. Ce Jésus qui multiplia les pains destinés à nourrir le peuple qui le suivait, fera aussi fructifier notre aumône; il la prendra sous sa garde; il en bénira l'emploi; il nous fournira les moyens de continuer, d'achever ce que nous aurons si heureusement commencé. Il peut nous rendre des jours plus fortunés; il peut rappeler la paix, ranimer le commerce et l'industrie. Le meilleur moyen sans doute d'obtenir de lui ces bienfaits, c'est de lui offrir pour gage de notre amour et de notre retour à lui, le *sacrifice auquel il prend plaisir* (1).

Maintenant, Chrétiens, j'ai rempli ma tâche. Je vous ai fait entendre la voix de l'humanité, de la patrie, de la religion. Puis-je espérer quelque succès? Les émotions que vous avez éprou-

(1) Hébr. XIII, 16.

vées produiront-elles quelque heureux fruit, ou bien, seront-elles sans mérite aux yeux du Seigneur, sans utilité pour vos frères?

Un grand serviteur de Dieu voyant chanceler un établissement qu'il avoit eu la consolation de fonder en faveur des enfans trouvés, rassembla tous ces orphelins dans le sanctuaire; puis les montrant à ceux qui les avoient jusqu'alors entretenus, « Vous avez été les protecteurs de ces « innocens, leur dit-il; soyez maintenant leurs « juges; prononcez leur arrêt. Voulez-vous leur « vie ou leur mort »?

M. F., je n'ai point mis sous vos yeux les infortunés pour qui je vous implore. Ah! si je l'avois pu; si je vous avais présenté cette foule de malheureux de tout sexe, de tout âge, dont les uns, dans les années de l'insouciance, connoissent déjà l'inquiétude, portent déjà sur leur visage l'expression du malheur; dont les autres, sur le bord de la tombe, ne sont pas assurés d'une misérable subsistance pour ce petit nombre de jours qui leur reste; qui tous sont menacés, non de la privation de quelques douceurs de la vie, mais des dernières extrémités de la misère; qui se troublent, qui frémissent à l'idée des dangers de la maison qui les nourrit; non, vous n'auriez point résisté à un pareil spectacle. Ce-

pendant, s'il ne sont pas en votre présence, leur sort n'en est pas moins en vos mains ; leurs larmes, pour couler loin de vous, n'en sont pas moins amères ; leurs gémissemens renfermés dans leurs tristes réduits, n'en sont que plus douloureux. Je vous dis aussi : Vous avez été les protecteurs de ces infortunés ; vous les avez soutenus jusqu'ici par de nombreux sacrifices ; soyez maintenant leurs juges ; prononcez leur arrêt... Voulez-vous leur vie ou leur mort ?

Je suis loin sans doute d'avoir le zèle et les vertus de l'homme apostolique dont j'emprunte les expressions : mais je vous ai parlé comme lui dans la profonde émotion de mon âme : comme lui, je suis ministre du Seigneur ; c'est au nom du Très-Haut que je vous sollicite ; je vous ai répété les paroles de mon Maître. Que dis-je ? c'est Jésus lui-même qui vous les adresse. Il est ému de compassion envers nos concitoyens indigens, comme envers cette foule qui suivoit ses pas aux rives du Jourdain. Il porte sur eux ses regards attendris. Il vous dit : *D'où aurons-nous des pains pour tout ce peuple ?* Il attend votre réponse. Il veut vous éprouver comme autrefois ses apôtres. Il veut vous donner occasion de montrer ce qu'il y a encore en vous de sensibilité, de piété. Il veut voir si dans cette ville qui lui fut autrefois si chère,

la charité vit encore, si elle peut inspirer encore de généreux sacrifices. Il veut voir s'il y a encore de la foi parmi nous, s'il y a quelque confiance en ses promesses, quelque désir de ses récompenses; ou si, rompant les derniers liens qui nous unissent à notre Dieu, nous renonçons à rien faire pour lui, à rien espérer de lui. Voilà ce qu'il attend peut-être pour décider de notre sort.

Et quel moment, Seigneur, choisis-tu pour nous éprouver ainsi? Sous quel point de vue viens-tu te présenter à ton Eglise? M. F., voici l'époque solennelle où nous célébrons la mémoire de ce qu'il a fait pour nous. O puissance des mystères de la foi! Comment croire, et refuser l'assistance que demande pour le pauvre, le Dieu qui nous donna son fils, le Sauveur qui s'est immolé pour nous? N'entendez-vous pas les accents mélancoliques et pénétrants de ses dernières paroles : *Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous serez mes amis si vous faites ce que je vous commande* (1). Dans peu de jours vous vous approcherez de la table sainte. Quelle image y trouverez-vous? celle d'un sanglant sacrifice. Quelle voix sortira de l'autel? « C'est ici mon sang répandu; c'est ici mon

(1) Jean XV, 13. 14.

« corps déchiré pour vous ». Chrétiens, cette voix de votre Rédempteur, c'est aussi celle de votre Juge. Ah ! voudriez-vous le changer, ce Sauveur si généreux et si tendre, en un Juge inflexible ? Voudriez-vous le forcer de vous tenir au dernier jour ce foudroyant langage : « J'avois  
« un asile, et vous l'avez laissé s'écrouler : vous  
« avez détourné les yeux de ma misère, vos  
« oreilles de mes supplications : Vous m'avez  
« livré en proie aux horreurs de la faim, de la  
« soif, de la détresse » ?

Non, Seigneur, il n'est personne dans cette assemblée qui veuille mériter un si terrible reproche, qui puisse consentir à l'entendre de ta bouche en présence de l'univers. Lis toi-même dans leurs cœurs. Ils se trouvent heureux de pouvoir te présenter quelque sacrifice en échange de tes bienfaits. Chacun d'eux arrête en cet instant le tribut qu'il veut t'offrir : il te le consacre d'avance au fond de son âme ; et dans l'élan de son zèle, il ne quittera point le sanctuaire sans te prouver déjà qu'il se souvient du pauvre. Animé de la noble ambition de suivre tes traces, il te jure ici que son âme, comme la tienne, sera toujours ouverte au malheureux, toujours émue de compassion pour celui qui souffre, toujours pressée du désir, du besoin de le soulager.

**M. F.**, si tels sont vos sentimens, j'ose à mon tour vous répondre au nom du Seigneur, qu'il acceptera votre offrande, qu'elle montera jusqu'à son trône, comme un parfum de bonne odeur. J'ose vous répondre qu'à cette table où le profane et l'homme dur trouvent la mort spirituelle, vous recevrez le gage de la vie, la paix de Dieu, les arrhes du salut. J'ose vous promettre que ce Dieu qui est la caution du pauvre, vous récompensera magnifiquement dans l'Eternité, et que dès ici-bas il répandra sa bénédiction sur vos familles, sur vos entreprises, et vous rendra au centuple votre bienfait. Amen.

---